

puisque *le désir est enfant de l'amour*, comme l'un et l'autre sont enfants de la volonté: autrement si ce désir précédoit l'amour, il ressembleroit à ceste plante que l'on appelle *le fils avant le père*, d'autant qu'elle donne son fruit devant sa fleur.

« Cette doctrine de nostre Bienheureux est de grande consolation, pour les âmes abbattues sur ceste désagréable langueur qui procède de la perplexité, naissante de l'incertitude si elles aiment Dieu ¹. »

¹ *Esprit*, t. III, 321.

CHAPITRE XXIX

Pureté de l'amour de Dieu.

Après avoir rassuré les bonnes âmes sur leur état devant Dieu, il reste à leur faire bien connaître en quoi consiste l'amour de Dieu. Cette connaissance est nécessaire pour les préserver de certaines illusions, contre lesquelles il leur importe grandement de se tenir en garde.

Pour être digne de Dieu, l'amour de Dieu doit écarter l'amour *mercenaire* et l'amour *servile* et être un amour de *complaisance* et de *bienveillance*.

L'amour mercenaire dit : Je ne servirais pas Dieu, si je n'attendais pas le Paradis.

L'amour servile dit : Je ne servirais pas Dieu, si je ne craignais l'enfer. Ain for-

mulé ce double amour est un grand désordre, puisqu'il nous fait préférer notre intérêt à la volonté de Dieu.

L'amour de complaisance croit toutes les vérités révélées de Dieu, parce qu'il veut qu'il les croie, et qu'il veut son acquiescement. Il se réjouit des beautés et perfections de Dieu pour Dieu, et qu'il s'y délecte et en fait sa béatitude: et ainsi il met la dernière fin de sa complaisance dans l'intérêt de Dieu, et non dans le sien propre.

« En somme, dit nostre Bienheureux, l'âme qui est en l'exercice de l'amour de complaisance, crie perpétuellement en son silence : Il me suffit que Dieu soit Dieu, que sa bonté soit infinie, que sa perfection soit immense ; que je meure ou que je vive, il importe peu pour moi, puisque mon cher bien aymé vit éternellement d'une vie toute triomphante. La mort mesme ne peut attrister le cœur qui sçait que son souverain amour est

vivant. C'est assez pour l'âme qui ayme que celui qu'elle aymé plus que soy-mesme soit comblé de biens éternels, parce qu'elle vit plus en celui qu'elle aime qu'en celui qu'elle anime, ains qu'elle ne vit pas elle mesme, mais son bien aimé vit en elle ¹. »

« Venons à l'amour de bienveillance. Afin de comprendre l'amour de bienveillance, il faut distinguer en Dieu deux sortes de biens: l'un intérieur, l'autre extérieur. Le premier, c'est Dieu luy mesme; car la bonté n'est point distinguée de son essence, non plus que ses autres attributs. Or, ce bien là estant infini ne peut estre ny augmenté par nos services et nos honneurs, ny diminué par nos vices et nos révoltes; et c'est de ceste sorte de bien que parle le Psalmiste, quand il dit que Dieu n'a que faire de nos biens ².

¹ De l'amour de Dieu, liv. V, c. III.

² Ps. xv, 2.

« Mais il y a une autre sorte de bien qui est l'extérieur, et ce bien, quoiqu'il soit à luy, n'est pas pourtant dans luy, mais dans ses créatures : comme les finances du roy sont bien à luy, mais dans les coffres de ses trésoriers et officiers. Ce bien extérieur ce sont les hommes, les obéissances, les services et les hommages que luy doivent et que luy rendent les créatures, lesquelles sont toutes destinées à sa gloire, comme à la fin dernière de leur vocation.

« Et c'est ce bien icy que nous pouvons, avec la grâce, vouloir et donner à Dieu, et duquel nous pouvons augmenter sa gloire extérieure, laquelle, d'autre part, nous pouvons diminuer par nos péchés.

« Nous pouvons souhaiter à Dieu ce mesme bien par des désirs imaginaires, tel qu'estoit celuy que l'on attribue à saint Augustin, et que nostre bienheureux Père rapporte en ces termes : « Hé,

Seigneur, je suis Augustin et vous estes Dieu ; mais si toutefois ce qui n'est pas et ne peut pas estre, estoit, que je fusse Dieu et que vous fussiez Augustin, je voudrais, en changeant de qualité avec vous, devenir Augustin afin que vous fussiez Dieu ¹. »

« Ce qui suit nous fait connaître clairement en quoi consiste la pureté du saint Amour. Certes je sçavois desjà et par les enseignements de nostre bienheureux Père et par diverses remarques que j'avois faites tant de ses propos que de ses actions, ce que j'ay depuis leu avec joie dans les escrivains de sa vie, ce qu'ils ont appris d'un très vertueux ecclésiastique, qui est maintenant devant Dieu, et qui estoit confesseur ordinaire du Bienheureux : *qu'il ne faisoit rien pour éviter l'enfer, ny pour acquérir le paradis, mais seulement et simplement*

¹ De l'amour de Dieu, liv. V, c. vi.

pour l'amour de Dieu ; le craignant parce qu'il l'aymoit, et l'aymant parce qu'il le mérite, sans aucune considération servile ny mercenaire.

« Sur ce propos de la pureté de cœur et de la droicture d'intention, je luy ay souvent oui faire grande estime d'un exemple excellent qui se tire de la vie de saint Louys, d'une sainte femme qui, un sceau d'eau d'une main et une torche de l'autre, disoit qu'elle voudroit éteindre l'enfer et brûler le paradis, afin que Dieu fut désormais servy et aymé pour l'amour de luy mesme, non pour la crainte des peines ou pour l'espoir des récompenses ; quoyque cette crainte et cette espérance soient bonnes, pourvu qu'on n'y mette pas volontairement et délibérément la fin dernière de ses actions, en préférant la peine à la coulpe (c'est-à-dire ne s'abstenant du péché, *la coulpe*, que par crainte de la peine, *l'enfer*) et le salaire à celui qui le donne,

désordre qui ne peut être sans un grand péché.

« Nostre Bienheureux travailloit fort à escarter des cœurs les intentions sinistres et les moins pures, pour faire que l'on regardast droittement Dieu en toutes ses œuvres, et qu'on les rapportast toutes à sa gloire. »

Cette importante doctrine de nos docteurs demande quelques explications. La crainte de jeter les âmes dans le scrupule les rend nécessaires. Eux-mêmes l'ont compris : voici leurs éclaircissements.

« Les motifs serviles ou mercenaires quoyqu'intéressez ne laissent pas d'estre bons, pourvu qu'ils soient sans *servilité* et sans *mercénarité*, c'est-à-dire sans propriété non rapportable à Dieu. Ils sont bons en ceux qui n'ont pas la charité, pour les disposer à la réception de la grâce justifiante. Ils sont bons encore dans les régénerez et compatibles avec

la charité; comme les esclaves et les serviteurs qui sont au service et en la maison des grands.

« Car ce n'est pas une mauvaise chose, quelque régénéré que l'on soit, de s'abstenir du péché, *principalement* de peur de déplaire à Dieu, et *ensuite* de peur d'acquérir la damnation. Ce n'est pas mal fait d'opérer le bien, *premièrement* pour glorifier Dieu, comme parle le saint Concile de Trente¹, et aussi, *par accessoire*, en vue du loyer éternel que Dieu promet à ceux qui feront des œuvres vertueuses en son amour et pour son amour. Aux grandes tentations de peur d'y succomber, les plus justes se peuvent utilement servir de la crainte servile et de la mercenaire, de la peur d'estre damné et de perdre le paradis². »

¹ Sess. VI, c. 11.

² *Esprit*, t. III, 161, 92, 93, 161, 363.

CHAPITRE XXX

Marque du progrès en la perfection.

Après avoir expliqué nettement les motifs pour lesquels on doit servir Dieu, nos docteurs dissipent l'inquiétude, fort commune parmi les âmes timorées, de savoir si elles avancent ou si elles reculent dans la voie du salut.

« Nous l'avons déjà dict; une des plus terribles tentations qui assaillent les bonnes âmes est de sçavoir avec le plus de certitude possible, si elles sont en la grâce de Dieu. Sont-elles tranquilles sur ce point, le démon eslève un autre orage dans leurs pensées, leur faisant désirer de cognoistre fort ponctuellement leur progrès en la perfection, sans considérer qu'il est, comme lui aussi délié, moins

perceptible que la croissance du corps.

« Et sous cette curieuse attention, quand elle passe les bornes de la tempérance, le mauvais esprit, qui la suggère, cache beaucoup de pièges ou de *vanité* si l'on s'aperçoit d'avancer, ou de *descouragement* si l'on remarque quelque relaxation.

« Nôtre Bienheureux, qui n'aymoit pas les esprits trop réfléchissans, disoit qu'en cecy il falloit cheminer avec circonspection et ordre, *cauté et ordinate*; ou, comme on dit communément, bride en main. Et entre les meilleures marques pour voir si l'on avance en la voye de la vertu, il faisoit beaucoup d'estat de celle-cy, d'*aymer la correction* ou *repréhension*; car comme c'est un signe d'un bon estomac, quand il digère facilement les viandes dures et grossières: aussi est-ce une bonne marque de santé spirituelle et de vigueur intérieure, de pouvoir dire avec le psalmiste: *le juste me*

*corrigerà en miséricorde, mais l'huile du pécheur, c'est-à-dire du flatteur, n'engraissera pas mon chef*¹.

« C'est un grand tesmoignage que l'on hayt le vice, et que les fautes que l'on commet, procèdent plus tôt de surprise, d'inadvertance et de fragilité, que de malice et de propos délibéré, quand on a agréables les avertissemens qui nous font penser à nos voyes et retourner dans l'observation de la loi divine. C'est une partie de la santé de vouloir être sain. Qui ayme la correction ayme nécessairement la vertu contraire au défaut dont il est repris, et fait son profit de ces avertissemens pour éviter le vice qui luy est opposé. Meilleures sont les blessures d'un amy, que les trompeurs baisers d'un cajolleur². »

¹ Ps. xl, 5.

² *Esprit*, t. III, 321.

CHAPITRE XXXI

Consolation aux pénitents.

Une autre marque de l'avancement dans la perfection, est le soin de plus en plus consciencieux qu'on apporte à la réception des sacrements, surtout du sacrement de pénitence. Mais le démon ne néglige rien ou pour en éloigner, ou pour les faire recevoir avec indifférence et par routine. Pour un grand nombre la confession en particulier est un épouvantail. La honte d'avouer leurs fautes, la crainte de perdre l'estime de leur confesseur, et autres prétextes également vains, les retiennent loin de la piscine salutaire, dans laquelle, avec la paix, ils retrouveraient la vie. Pauvres âmes, écoutez et rassurez-vous.

« Quelqu'un de la connaissance du bienheureux François fit un extrême effort sur soy-mesme pour lui faire une confession générale. Cest homme ayant esté bien fort du monde, lui fit un assez ample chapitre *de delictis juventutis*. Le Bienheureux trouvant cette confession fort à son gré, et la disposition de cette âme luy plaisant, lui en tesmoigna beaucoup de contentement.

« C'est, luy dit le pénitent, pour me consoler ce que vous en faites; mais en vostre âme pouvez-vous estimer un si grand pécheur? — Après vostre absolution, reprit le Bienheureux, je serois un vrai pharisien, si je vous regardois comme tel. Vous me paraissez plus blanc que la neige, et semblable à Naaman sortant du Jourdain. Au demeurant, je suis obligé de vous aymer au double, voyant la dilection et la confiance que Dieu vous a donnée pour moy. Je vous regarde comme mon fils que je

viens d'engendrer en Jésus-Christ.
 « Quant à l'estime, elle redouble à la mesure de mon amour, de vaisseau d'ignominie vous voyant changé en vaisseau d'honneur et de sanctification. Notre Seigneur ne changea pas le dessein qu'il avoit d'établir saint Pierre sur toute son Église, ayant plus d'égard à ses larmes qu'à sa cheute, à sa repentance qu'à son péché.

« Au demeurant, je serois trop insensible si je ne prenois ma part à la joye, qui est maintenant dans les cieux parmy les anges, sur le changement et la purification de vostre cher cœur. Croyez-moy, quelque larme que j'ay veu couler de vos yeux a fait en mon âme ce que fait l'eau des forgerons, qui embrase plus tost qu'elle n'esteint le feu de leurs fourneaux. O Dieu ! que j'ayme vostre cœur, qui ayme maintenant Dieu tout de bon. »
 « Le pénitent s'en alla si satisfait du

tribunal de la pénitence, que depuis, à ce qu'il déclara à un de ses confidens, il n'avoit point de délices plus agréables que de se confesser. Son cher mot estoit celui de David : *Lavez-moi de plus en plus de mon iniquité* ; et il appeloit le bienheureux François : *l'Ange de la piscine probatique*¹.

« Mon Dieu, vous m'avez trompé ! Mon Dieu, vous m'avez trompé, répétoit, en sortant du tribunal de la pénitence, un autre grand pécheur, que la crainte en avoit tenu longtems éloigné. *La seule pensée de me confesser me faisoit froid au dos ; et voilà qu'en avouant mes fautes, j'ai éprouvé une douceur que je ne saurois rendre, mais que je n'oublierai de ma vie.*

« La raison de cette consolation se devine sans peine. Le poisson qui rentre dans l'eau se trouve bien ; de même

¹ *Esprit*, t. II, 276.

l'homme qui rentre dans son élément, je veux dire dans ses véritables rapports avec Dieu par la grâce sanctifiante, éprouve un bien-être au-dessus de tout sentiment humain. La justice et la paix se sont embrassées et l'ordre brisé se trouve rétabli.

« Que la confession franche et repentante appaise Dieu, toute l'Écriture le tesmoigne. Mais parce que le remède semble un peu amer à ceux à qui le péché a semblé si doux, et qui ne veulent manger de ce pain, parce qu'ils ont les dents agacées des grappes vertes de l'iniquité : ce n'est pas un petit motif pour les exciter à le prendre avec confiance, que de leur représenter que Dieu est glorifié par ceste déclaration, comme il est déshonoré par nos coupes.

« Cela c'est dorer la pillule comme il faut, et l'envelopper dans une cerise confite. C'est ainsi que se conduisoit le bienheureux François, ne parlant pas

beaucoup de la laideur et horreur du péché, à ceux qu'il voyoit estre portez à la pénitence, mais avoir de la peine à digérer le morceau de la confession. Et de fait, quoyque les considérations de l'infamie et vilenie du péché, jointes aux maux temporels et éternels qu'il traîne après soy, soient de bons motifs pour induire les plus obstinez à repentance, si est-ce que tout au plus, ils ne sçau-roient nous causer que ceste contrition imparfaite et intéressée que l'on appelle attrition.

« Mais la considération de la gloire, de l'honneur, de l'amour et de l'intérêt de Dieu, est ce qui excite la vraye contrition amoureuse, laquelle efface le péché mesme sans la confession et l'absolution en effect, mais toutefois désirée. Je vais icy rapporter les paroles mesmes du bienheureux prélat :

« Le scorpion qui nous a piquez est vénéneux en nous piquant; mais estant

réduit en huile, c'est un grand médicament contre sa propre piqueure. *Le péché n'est honteux que quand nous le faisons*; mais estant converty en confession et pénitence il est honorable et salutaire.

« La contrition et la confession sont si belles et de si bonne odeur, qu'elles effacent la laideur et dissipent la puanteur du péché. Simon le Lépreux disoit que Magdeleine estoit pécheresse: mais Notre Seigneur dit que non, et ne parle plus sinon des parfums qu'elle repandoit et de la grandeur de sa charité. Si nous sommes bien humbles, nostre péché nous déplaira infiniment, parce que Dieu en est offensé; mais l'accusation de nostre péché nous sera douce et agréable, parce que Dieu en est honoré¹. »

« O que les rayons du soleil sont bien plus efficaces et puissans, pour despoil-

¹ *Phitothée*, 1^{re} part., c. 19.

ler l'homme, que les impétueuses haleines de la bize! Retirez-vous, Aquilon; et venez, Autan, vent chaud du midi, et soufflez sur les jardins de nos âmes, et les puanteurs en seront chassées et nos parfums répandront leurs exhalaisons devant Dieu en odeur de suavité¹. »

¹ *Esprit*, t. II, 387.

CHAPITRE XXXII

Scruples au sujet de la vocation.

« Nostre Bienheureux ne prenoit pas plaisir que l'on s'amusast tant à la recherche de la vocation, et à tant sonder, ou devant que de l'embrasser, ou après l'avoir embrassée, si l'on y avoit esté vrayment appelé du ciel, disant que cette grâce sans une révélation spéciale estoit très cachée et difficile à discerner. Car si au regard de l'estat de la grâce sanctifiante, qui est si nécessaire au salut, nul ne sçait de certitude de foi s'il est digne d'amour ou de haine; combien est-il moins connoissable, si Dieu nous appelle à telle ou telle vocation, puisque cela n'est nullement de la nécessité du salut, et qu'en toutes la grâce nous le

peut faire opérer, mesmé contre toute apparence humaine ?

« Combien y a-t-il eu de vocations excellentes, comme celle de Saül et de Judas, qui ont eu des issues sinistres, à raison de l'infidélité des appelés ! et combien d'autres forcées et violentes, comme celle de Simon le Cyrénéen, qui ont fort saintement réussi !

« Il y en a, disoit nostre Bienheureux, qui se rompent la teste et s'alambiquent le cerveau à force de méditer et consulter quel genre de vie ils doivent embrasser, ou le célibat ou le mariage, ou le cloistre ou telle vocation dans le siècle. » Il ne vouloit pas tant de façon, disant que toutes barques étoient bonnes pour faire le traject de cette vie mortelle à l'immortelle, le principal estant d'avoir attention à la grâce et à la providence de Dieu, le priant en quelque condition que nous embrassions, qu'il nous tienne par la main droicte, et qu'il nous

conduise à sa volonté, car c'est là le vray chemin de la gloire et du salut.

« Vous sçavez, mes sœurs, combien il estoit facile et condescendant à la réception de celles qui se présentoient pour entrer parmi vous, outre qu'il ne faisoit ny recepte de l'âge, ny des infirmités corporelles, à quoy s'arreste ordinairement la prudence de la chair; encore moins des biens et de la naissance: pourvu qu'il remarquast *douceur et humilité de l'esprit*, il fermoit les yeux à tous autres respects, même aux autres imperfections, espérant tousjours en bien d'une âme pliable et docile.

« Quant au choix des autres conditions de vie dans le siècle, il y estoit encore plus indulgent; n'ayant pas agréable qu'on blasmast de légèreté ceux qui passaient de la viduité au mariage second, voire troisieme; d'une condition de lettres ou de marchandise à celle de l'espée; ou de la vie de la ville à celle des

champs: disant que ces personnes là usoient du droict de leur liberté, et qu'en tout cela n'y ayant rien contre Dieu, ils n'estoient point répréhensibles¹. »

De ce qui précède, il est facile de conclure quels étaient les sentiments du Bienheureux à l'égard des personnes inquiètes sur leur vocation et tourmentées du regret de l'avoir embrassée ou du désir d'en changer, sous prétexte de perfection plus grande et d'assurance plus sérieuse de leur salut.

« C'estoit son plus ordinaire conseil que chacun demeurast en sa vocation, et qui plus est s'y agaçast pour l'amour de Dieu. Car, comme se plaire en sa condition est une espèce de paradis pour cette vie, aussi ne s'y agréer pas est une sorte de petit enfer: ce n'est pas vivre, c'est languir. C'est estre comme les forçats qui ont le corps à la chaîne sur mer,

¹ *Esprit*, t. III, 145.

et l'esprit ailleurs sur la terre. Vouloir estre ce que Dieu veut que nous soyons, c'est la souveraine félicité de la terre et du ciel.

« A une personne mariée qui vouloit changer de position sous prétexte de pratiquer plus particulièrement certaines vertus, il escrivoit en ces termes : « N'aymez rien trop, non pas mesme les vertus, que l'on perd quelquefois en les outrepassant. Je ne sçay si vous m'entendez ; mais je le pense, je regarde à vos désirs, à vos ardeurs. Ce n'est pas le propre des roses d'estre blanches, ce me semble ; car les vermeilles sont plus belles et de meilleure odeur ; c'est néanmoins le propre des lys.

« Soyons ce que nous sommes, et soyons-le bien, pour faire honneur au maître ouvrier, duquel nous sommes la besongne. On se mocqua du peintre qui, voulant peindre un cheval, fit un taureau, excellemment bien fait. L'ouvrage

estoit beau en soi, mais peu honorable à l'ouvrier, qui avoit d'autre dessein, et qui n'avoit bien fait que par hasard.

« Soyons ce que Dieu veut, pourvu que nous soyons pieux ; et ne soyons pas ce que nous voulons, contre son intention ; car quand nous serions les plus excellentes créatures du ciel, de quoy nous serviroit cela, si nous ne sommes pas au gré de la volonté de Dieu¹ ? »

¹ *Eplt.*, liv. IV, ép. 3. *Esprit*, t. III, 390.